



Juste une question d'identité.

Il est des souvenirs d'enfance qui vous marquent pour la vie entière comme au fer rouge. Comme ce jour où dans les premiers âges de l'école primaire, la maîtresse nous avait demandé d'énoncer notre prénom devant tous les autres élèves. Chacun, tel un chapelet qu'on égraine, avait donné son prénom, l'un après l'autre : Régis, Eric, Isabelle (c'était mon préféré), Sandrine...

Cette litanie de prénoms « français » ou plus exactement « roumis », comme on disait dans ma famille, ne semblait pas perturber mes camarades. Et pour cause, ils étaient entre eux, dans un monde qui leur était familier : le monde des prénoms « français en France » !. Leurs parents étaient français de souche comme on dit aujourd'hui, même si dans les faits, ils étaient parfois immigrés italiens ou polonais.

Je pensais alors que mes camarades n'étaient pas harcelés à la sortie de l'école puisque leurs parents n'étaient pas algériens comme les miens. On ne les « attaquait » pas à coup de boules de neige dans la figure à cinq contre une (comme on l'a fait à ma sœur et à moi). J'avais peur de rentrer seule et honte de dire à mes parents que je me faisais « attraper » et racketter sur le chemin de l'école. Car, du haut de mes 6 ans, je voyais bien que l'affrontement se serait ensuite joué entre mes parents et les parents de nos agresseurs et cela me faisait encore plus peur. Je pressentais que ma mère allait pleurer et je ressentais l'angoisse que cela susciterait en elle car je savais...

...Tous les soirs, après le repas, dans la douce chaleur de notre maison, ma mère me racontait les oliviers, le goût des figues, le soleil, l'Algérie enfin, pays magnifique à la terre rouge qui avait nourri mes racines. Elle me racontait aussi la grande famine des années 30 que ses parents avaient connue et qu'Albert Camus décrit si bien dans ses « chroniques algériennes », période où les chevaux étaient mieux nourris que les indigènes.

Elle racontait comment elle préparait à manger pour les maquisards et leur confectionnait des uniformes, comment son premier mari est mort fusillé par les militaires français et comment ceux-ci avaient « fait » l'électricité à mon tonton Lounis.

Elle racontait aussi le pourquoi de la révolte, que les colons considéraient les autochtones comme des sous-citoyens, ne leur donnant pas les mêmes droits qu'eux et surtout pas les mêmes droits à l'éducation. Ne pas avoir pu fréquenter l'école, là était la grande douleur de mes parents. C'est là que j'ai compris que l'école et la connaissance qu'elle apporte est le début de la liberté : celle d'user de sa vie comme on l'entend !

J'ai surtout compris que « colonisation » voulait dire asservissement d'un groupe d'humains par un autre groupe et que la guerre d'Algérie a été la colère qui a permis de briser les liens morbides de ce joug.

Pays superbe, passé glorieux, les migrants qu'étaient mes parents nous offraient en héritage familial, le sens de la Liberté, de l'Égalité mais aussi du Pardon car même si les cicatrices de la guerre étaient encore fraîches, ils n'avaient pas la haine du « roumi ».

Seulement voilà, je ne sais pourquoi, notre grande pauvreté, l'analphabétisme de mes parents mais surtout le regard méprisant de certains « français » nous répétaient qu' : « il n'y avait pas un seul blond dans ma famille !! ». Et j'avais honte, moi qui rêvait d'être la plus blonde des Clodettes de l'époque, moi qui rêvait de m'appeler Isabelle alors que je m'appelais Lila (prénom trop remarquable pour mon tempérament discret). J'avais honte de ce prénom, de mes noirs cheveux épais. De la blondeur fantasmée, je n'avais que la peau (héritée des nombreux métissages marquant l'histoire de la Kabylie). Celle-ci se couvrait de tâches de rousseur au moindre rayon de soleil. Même les blonds bronzait plus que moi !

Didier, Florence, Corinne...

Ces prénoms semblaient se rapprocher de moi dans une vague inquiétante qui menaçait de m'engloutir. L'angoisse me serrait la gorge et me nouait le ventre. Je voulais me confondre avec les autres, disparaître dans l'ensemble, être assimilée et digérée et surtout... qu'on me laisse tranquille avec ma différence.

« Béatrice, je vais dire que je m'appelle Béatrice. C'est comme un prénom de princesse avec une robe blanche et rose à dentelles. Oui Béatrice, c'est bien, comme ça ils m'attaqueront pas à la sortie ».

« Et toi, comment tu t'appelles ? ». Zut, c'était la maîtresse qui me parlait, c'était à mon tour de donner mon identité. Alors, mécaniquement et la gorge sèche, je m'entendis répondre : « Lila ». Ce jour-là, la sonorité florale de mon prénom résonna comme une grande victoire sur ma peur. La magie de ces deux syllabes avait permis que je puise dans mes racines la force d'être moi-même.